

TAHAR DJAOUT

Le Dernier Été de la raison

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

024666441

823

LE DERNIER ÉTÉ
DE LA RAISON

ÉDITIONS DU SEUIL

D4
1999
66147

Du même auteur

Solstice barbelé

poèmes

Naamam, 1975

L'Arche à vau-l'eau

poèmes

Éd. Saint-Germain-des-Prés, 1978

Les Rets de l'oiseleur

nouvelles

SNED, 1983

Les Chercheurs d'os

Seuil, 1984

Prix de la fondation del Duca

L'Invention du désert

Seuil, 1987

L'Exproprié

Éd. François Majault, 1991

Les Vigiles

Seuil, 1991, et « Points » n° P171

TAHAR DJAOUT

LE DERNIER ÉTÉ DE LA RAISON

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

DL-16 06 1999 26802

LE DERNIER ÉTÉ
DE LA RAISON

nouvelles
EMER, 1981
HEMOT

Les Chercheurs d'or
Seuil, 1984

Prix de la Fondation del Duca

L'Invention du diable
Seuil, 1987

L'Esprit
Éd. François Maspérou, 1991

Les Vigiles
Seuil, 1991, et « Poèmes » n° 1171

ISBN 2-02-036710-6

© Éditions du Seuil, juin 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Note de l'éditeur

Tahar Djaout a été assassiné le 2 juin 1993. Quelques semaines avant, lors d'un séjour à Paris, il nous avait annoncé qu'il avait entrepris un nouveau roman, mais qu'il n'en était qu'au tout début.

Le manuscrit que nous publions aujourd'hui a été retrouvé dans ses papiers après sa mort. Il nous est parvenu après bien des péripéties. Il ne correspond pas au sujet qu'il nous avait indiqué. On peut penser que Tahar, de retour à Alger, a décidé de mettre de côté le projet très littéraire dont il nous avait parlé pour se consacrer à un récit plus directement inspiré par l'actualité.

Le manuscrit ne portait pas de titre. Celui que nous avons retenu est extrait du livre.

Nous n'avons pas touché au texte sauf pour corriger des inconséquences mineures.

Prédication, 1

L'Œil Omniscient peut s'allumer à tout moment pour surprendre vos émois, vos manigances, ou vous arracher à votre honteuse conspiration. Il vous replace dans le grand cercle de sa clarté où vous redécouvrez l'évidence anéantissante de votre misère. Vous redevenez alors le lapin tremblant d'inquiétude qui se rencogne devant la certitude rugissante. Vous êtes extrait sans ménagement de l'univers illusoire que vos fantasmes ont aménagé et meublé. La Vérité fond sur vous, tel un rapace implacable; elle vous inonde, vous illumine, vous perfore de ses rayons. Vous vous sentez percé à jour, terrassé et ligoté. Et en même temps délivré. On vous arrache aux questionnements incongrus, aux doutes qui harcelaient vos nuits, aux angoisses qui nouaient vos tripes. On vous replace, d'une poigne bienveillante mais ferme, dans le giron chaud et protecteur de l'évidence. Le halo qui illumine et guide les théories de vos pairs vous relie comme un cordon ombilical à la mère-vérité et à l'immense et bienheureuse humanité que la grâce a désignée.

Vous cessez d'être seul. A tout jamais. Vous êtes pris en charge dans ce monde-ci et dans celui qui lui succédera. Vous êtes confortablement assis au sein de la confrérie

des bienheureux qu'aucun don du Ciel ne dédaigne : une vie limpide que ne trouble nulle question malvenue, un séjour tout de félicité dans ce qui prolonge cette vie.

Finie la dispersion, finis les chemins vicinaux ! Toute chose reviendra à son essence. A quoi bon des livres alors qu'existe, pour toutes les curiosités et toutes les soifs, le Livre ? A quoi bon les inquiétudes et les questionnements douloureux lorsque l'inépuisable sérénité est à portée de cœur ?

Le monde est enfin parvenu à l'équilibre qui aurait dû être le sien, n'étaient les philosophies séditieuses et les interrogations retorses qui ont dévoyé l'esprit des hommes, en les entraînant hors des chemins de l'humilité et de la soumission bienfaisante. L'orgueil est enfin vaincu ! Le temps vengeur a fini par advenir et souffler, tels des châteaux de cartes, les édifices bâtis sur le mensonge insolent.

L'Œil peut à tout moment s'allumer. Il aveugle à la fois par sa clarté et par la vérité qu'il épand. Il illumine et confond. Son évidence est comme une meule qui broie la pénombre et l'hésitation. C'est un désir franc comme une épée qui taille dans les chairs vives. Car le halo de la vérité n'admet aucune zone d'ombre où le péché, le doute ou le réflexe honteux peuvent encore trouver refuge.

Il a fallu désherber et sarcler le vieux champ de l'humanité encrassée où abondait la pensée-chiendent, où les mauvaises pousses et les fruits pervers proliféraient. Dans la nécessité et la ferveur de l'action, du sang s'est fatalement répandu, rosée indispensable à la soif du monde qui se lève dans le feu de la rédemption. Le glaive est parfois un outil béni, c'est le simple prolongement de la main bien guidée qu'un ordre supérieur inspire et

meut. Le tout est de ne pas reculer, de ne pas connaître l'hésitation. Car le moindre pouce de terrain cédé peut accueillir l'arbre pernicieux qui, de nouveau, présentera ses fruits aux hommes pour le plus irrémédiable de leurs malheurs.

C'est à la racine que le coup a été porté, afin que l'arbre ne prenne même pas, pour que n'émerge pas de la terre sa tête contre nature. Le bras n'a heureusement pas fléchi devant l'action salutaire, il n'a pas été arrêté ou dévié par l'apitoiement inopportun. Ainsi ont toujours agi ceux qui ont ouvert dans la nuit de l'impiété le chemin éblouissant de la croyance. Que nous auraient-ils transmis si leur volonté avait fléchi ? Nous sommes leurs dignes héritiers, leurs continuateurs dans la foi. Nous avons taillé comme eux, sans mollesse et sans concession, dans la chair immonde de l'agnosticisme. Gloire aux forces sagaces qui nous ont épaulés, galvanisés, qui nous ont unis à la victoire !

L'Œil peut à tout moment intervenir avec sa rogue magnanimité. Vous êtes alors pareil au chiot terrorisé par la vue ou l'odeur d'un fauve. Vous vous rencognez, la queue basse, l'échine courbe, les flancs agités de tremblements. Vos pauvres secrets sont éventrés comme les ballots d'un vagabond, votre misère se traîne sous le soleil, poignardée de regards hautains. Vous auriez tant donné pour que demain n'advienne jamais avec son cortège de verdicts, pour que toute vie se termine, foudroyée à l'instant. Car l'avenir pour vous a le visage de la honte invivable. Vous quémandez l'anéantissement, la bienveillance d'un bras inflexible qui assène une paix d'abîme. Vous appelez à grands cris le juste courroux qui vous lamine.

Il faut forger les hommes à l'usage de l'absolu. Et, pour cela, les prendre dès l'enfance. Gommer dans leur cœur le doute et dans leur tête les questions. Le Grand Œuvre est à ce prix, au prix de l'effort inlassable qui accapare les jours et les nuits.

Nous avons tout de même réussi. Gloire à Celui qui nous guide dans le désert sans repères du monde, nous affermit à l'heure du doute, nous éclaire face aux ténèbres de l'adversité. La vue de Son visage – Son visage qui ignore les artifices – est à ce prix le jour des immuables décisions. Nous serons à tout jamais les riverains de Sa bonté.

Serrez vos rangs, hommes visités par la grâce, afin qu'aucun dévoyeur ne s'insinue entre vous, porteur à nouveau du germe du questionnement destructeur. Attisez votre vigilance pour que demeure haut allumé le doux mais redoutable brasier de la foi! Nous ne serons pas toujours là pour veiller sur vos consciences. L'Œil peut un jour s'éclipser.

Les Frères Vigilants

La route se love ou s'étire, suivant le tracé ouvert dans la roche. Grondements de la mer en furie. Les vagues se ruent sur les parapets puis explosent en écume dont quelques postillons déchiquetés parviennent jusqu'à la route. Celle-ci est totalement dégagée. Quelques voitures doublent comme des bolides sur les tronçons rectilignes.

De temps en temps, une monstrueuse moto verte à gros cylindres se place au niveau d'une voiture dont elle épouse la vitesse. Casque et collier de barbe de rigueur, un Frère Vigilant détaille le véhicule suspecté. Il en scrute l'intérieur. Si d'aventure un couple s'y trouve, il y a de fortes chances que le F. V. invite le chauffeur à serrer à droite et à s'engager sur la bande de stationnement, afin de vérifier, papiers d'identité à l'appui, les liens conjugaux ou parentaux des passagers. Le regard scrutateur s'ingénie aussi à détecter quelque bouteille d'alcool ou tout autre produit prohibé. Ces F. V. sont comme dans un western d'un genre nouveau où ils jouent à collectionner le maximum de scalps de mécréants et de contrevenants aux lois de Dieu.

Des panneaux de signalisation défilent à un rythme

nuage immense sur le monde, est-il encore possible de rencontrer un frère à visage d'amour et de poésie ? Boualem voudrait tant d'un frère comme cela qui, visage de sagesse et de liberté, le prenne par la main. Et que tous deux accordent leurs évasions. Mais le monde est un désert, la folie l'a transformé en ossuaire. L'illumination est arrivée, pareille à un ouragan : il ne subsiste, dans les territoires désherbés, que des vigiles insomniaques scrutant les horizons dévastés pour repérer l'âme rebelle.

Territoire vidé d'amitié, contrée vidée d'intelligence, désert sans la halte rafraîchissante de quelque livre indocile qui remue la plaie des questions et les germes de l'insolence. La ville a commencé par se scinder en deux espaces ennemis : celui, majoritaire, des hommes bardés de foi et de certitudes, et l'autre livré au questionnement, à l'inquiétude et aux brimades. Les deux ne communiquaient pas, ne se regardaient pas, ne se saluaient pas. Puis l'un des espaces a fini par réduire l'autre au silence, avant de l'effacer. Il caracole aujourd'hui tout seul, harnaché de certitudes flamboyantes.

Un jour, les gens se sentirent fatigués de penser, une lassitude s'abattit sur l'intelligence, et la raison vacilla. Ceux qui attendaient, araignées tisseuses d'obscurité, araignées patientes et résolues, que la pensée trébuche et abdique, sortirent alors et se répandirent. Comme la tombée irrévocable de la nuit.

C'est dans cette nuit que les hommes avancent désormais, sans aucun repère lumineux. La musique, la danse sont bannies. Banni tout ce qui attise dans l'être l'émotion sacrilège. La jeunesse ne sait guère chanter ; elle est occupée à glorifier le dogme qui exclut, à sollici-

ter le martyr et à l'infliger. Seul le rêve est encore permis, pour ceux qui savent se réfugier à l'intérieur d'eux-mêmes. C'est le seul territoire autonome, qui tient à distance les gardes-chiourme.

Alors, Boualem Yekker rêve à défaut de vivre. Il remplace les êtres par des fantômes. Il remplace l'histoire naine qui claudique dans ses petits souliers par le mythe grandiloquent qui gonfle les ailes du monde d'un souffle de poésie. Mais l'humanité s'est engluée dans une telle laideur qu'elle aura de la peine à trouver le poète providentiel qui parviendra à l'embellir pour la rendre supportable.

Boualem Yekker n'est pas ce poète. Il n'est qu'un simple rêveur que la poésie n'a pas visité. Bien sûr que le désir de saisir la quintessence du monde et de l'emprisonner dans l'écriture l'a hanté comme il a hanté tant d'hommes humbles et infirmes qui traversent nos rues à pas de loup, silhouettes que nous ne voyons même pas. Mais Boualem n'a pas longtemps vécu dans l'illusion : il s'est vite rendu compte que d'autres ont réalisé les livres que lui n'a pas pu faire – et si admirablement qu'ils dissuadent les plus présomptueux de tenter l'émulation. Boualem est devenu un lecteur et un vendeur de ces bijoux que son esprit et ses mains se sont avérés incapables de concevoir. Mais ce n'était pas de gaieté de cœur : c'était comme d'accepter soudain sa propre mort, de concevoir que rien ne vous prolongera au-delà de votre disparition. Boualem a accepté de mourir.

Peut-être sera-t-il écrivain dans une autre vie ? C'est vrai qu'une seule vie est trop courte pour accomplir tout ce qu'on désire. Il y a tellement de malformations

qu'on voudrait corriger, tellement d'événements qu'on voudrait aborder par un autre bout, tellement de pistes qu'on voudrait brouiller, tellement de blessures ou d'affronts qu'on voudrait effacer : une autre vie au moins est nécessaire pour cela.

Pourtant, c'est terrible ce qu'on peut avoir vécu en cinquante ans. Chaque fois que Boualem entreprend de faire la rétrospective de sa vie, ce qui lui arrive assez souvent ces derniers temps, il voit des images et des souvenirs qui semblent venir de si loin, d'un temps immémorial. Pour parvenir jusqu'à lui, ils se faufilent entre des étés interminables, des kilomètres de vents glacés, des vallées, des fleuves et des montagnes. Musique belle et nostalgique, musique triste à faire pleurer, musique du temps splendide et impitoyable où se marient la naissance et la mort, l'arrachement et les retrouvailles. Arrêter chaque moment pour en extorquer la chair, en épuiser les sucs. On a envie de boucher toutes les issues de l'univers pour que le temps reste prisonnier, pour que le tourbillon s'arrête qui nous entraîne vers la mort.

Boualem a toujours été matinal. Il l'est encore plus depuis qu'il vit seul : il connaît de longues insomnies et l'aube le surprend souvent les yeux ouverts. Il est devenu – étrange sentiment – un hôte assidu de lui-même : il se visite en long et en large ; il arpente son passé dans tous les sens pour y déceler des gîtes hospitaliers, des lumières clémentes, des haltes revigorantes. Une sorte de ressac le berce entre des plages reposantes, dans une musique assourdie comme un bruissement de palmes. Parfois, un vent impromptu rabat

une odeur oubliée. Parfum violent qui le transperce puis s'accroche à lui avec des serres farouches qui lui lacèrent la peau. Kaléidoscope de la mémoire où défilent les années, les saisons, des visages et des paysages trop pressés qui se bousculent et se piétinent. Quelques images s'attardent plus que d'autres, cicatrices profondes, totems inexpugnables que le temps n'arrive pas à renverser et à ensevelir. Bourdonnement, gémissement de souvenirs englués dans la chambre hermétique du passé et qui cognent à la porte désespérément pour retrouver l'air libre. Il arrive que l'un s'échappe de ce monde clos et pétrifié pour prendre corps dans le présent. Il vainc les sortilèges du temps et s'évade, condamné bienheureux qui annule son verdict et retrouve l'exultation du sang qui bat en liberté. Il se matérialise devant nous, messenger de la vie et de la mort, sombre étincelle résumant la toute-puissance du néant.

Boualem est assis sur un banc public, dans un endroit surélevé d'où l'on domine cette splendide perspective portuaire de la ville où il est né, ville qui dégringole comme un troupeau de chèvres d'un rideau de collines puis se répand autour du rivage. Le soir, ses lumières dessinent l'illusion d'un ciel étoilé qui se mire dans l'eau – voie lactée qui s'étire, s'incurve parfois ou se ferme carrément sur elle-même.

Mais la perspective qui s'offre aux yeux de Boualem est une perspective diurne où la blancheur des pâtés de maisons, les bouquets de verdure et une lumière éclatante ajoutent une pointe ornementale à la beauté de la baie. Une étrange paix plane sur cette ville qui saigne

pourtant si terriblement à l'intérieur, cette ville prédisposée à la joie mais d'où la joie est bannie. Boualem a presque le regard de quelqu'un qui quitte un endroit pour ne jamais y revenir. Ou le regard de quelqu'un qui contemple l'endroit où il va mourir. Ce qui revient au même. Il est terrible de regarder des espaces où l'on circule depuis plus de quarante ans : notre vie en devient presque irréelle. Seuls ces espaces possèdent une réalité qui survit, en les effaçant, à toutes les existences humaines qui ont pu y faire halte ou s'y installer.

Traverser la vie comme traverser un courant à la nage : l'eau écume et roule sans cesse, interdisant à toute figure de se fixer, à tout souvenir de s'attarder. On aborde sur l'autre rive totalement démunie, avec, comme seule relique sauvée de la traversée, une mémoire endolorie.

Boualem sollicite cette mémoire, il la triture jusqu'à en faire une plaie pantelante. Il voudrait lui soutirer quelques images, raviver en elle quelques étincelles auxquelles se réchauffer. En même temps que cette mémoire, il interroge aussi la ville sur les traces d'un enfant et d'un adolescent qui furent lui. Il s'arrête à des angles de rues, devant des magasins, des terrains vagues pour collecter des indices, réveiller des odeurs, dépoussiérer des visages ensevelis. Mais la chair manque à ces évocations, manquent les émois et les palpitations. Évanouies à jamais les émotions éprouvées pour la première fois, la magie de la découverte. D'innombrables infirmités s'intercalent entre vous et les images recherchées. Celles-ci, lorsqu'on réussit par miracle à les ressusciter, se révèlent émoussées et ternes, bois mort que l'on ramasse sur la grève du souvenir, et sur

lequel on souffle vainement dans l'espoir de lui injecter une sève. A force d'insistance, quelques brindilles s'animent parfois d'une faible agitation convulsive, comme une petite bête qui s'accroche à la vie par soubresauts avant d'exhaler son dernier râle. Puis tout redevient immobilité, calme plat du temps qui tue en silence et sans passion aucune.

Ils furent pourtant heureux. Boualem se rappelle une famille s'ingéniant à créer un minimum de tendresse dans un pays occupé qui vit dans la misère et l'humiliation. Chaque chose avait une valeur à la mesure de sa rareté : le pain, la chemise maintes fois reprise, les souliers, le livre lu et relu. Le grand frère, que Boualem aimait beaucoup, désolait la famille par sa petite taille. Lorsqu'il eut vingt ans, Boualem, qui en avait douze, tremblait de voir son aîné se figer dans sa si peu importante stature. Il passait son temps à essayer de savoir à quel âge s'arrête la croissance, rêvant toujours pour le frère d'un miracle qui l'étirerait substantiellement avant que les jeux ne soient faits ! Boualem pense beaucoup à lui ces derniers temps, regrettant que la vie adulte leur réserve si peu d'occasions de se rencontrer. Mais n'est-ce pas une pensée égoïste ? C'est sans doute uniquement sa propre enfance que le libraire recherche à travers ce témoin primordial.

Boualem rêve de marcher dans une rue déserte et silencieuse, ombragée de marronniers. Mais la ville est surpeuplée, elle grouille comme une fourmilière quelle que soit l'heure de la journée et quelle que soit la saison. Les Berbères ont proliféré comme des mangoustes, faisant parfois songer à la génération spontanée. Les trottoirs contiennent à grand-peine une foule

qui s'épand sur les chaussées, bloquant les voitures, les noyant dans leur flot. Cette ville, jadis belle et voluptueuse dans les effluves ambrés du soir, est devenue invivable. Les oiseaux qui hantaient les arbres, orchestrant des fêtes crépusculaires, ont émigré sous des cieux plus habitables. Si Boualem devait partir, lui aussi, ce serait presque sans regret ; car cette terre « chasse ses enfants », comme dit un proverbe d'ici.

Lorsqu'il voyait, les premiers mois, les milices barbares défiler dans les grandes artères, il était frappé par l'inadéquation entre ces guerriers médiévaux et cette ville sensuelle et rieuse qui ouvre sa poitrine à la mer. Il se disait que la ville ne tarderait pas à expulser ce corps parasite qui est une offense au paysage. Il attendait donc que les choses rentrent dans l'ordre, que ces messagers du fanatisme regagnent leurs ténèbres et que la ville ouverte aux brises marines reprenne ses étirements voluptueux. Combien les hommes comme lui se sont trompés ! Il a suffi que la beauté et la raison somnolent un instant, renonçant à leurs défenses, pour que la nuit bouscule le jour, se déverse dans la ville comme un déluge horrifiant. Maintenant, il n'est plus possible de faire marche arrière ; toutes les digues, toutes les écluses sont fracturées. Une hystérie incontrôlable s'est emparée de la cité, annihilant les barrières. Toute l'énergie fanatisée est tendue comme une corde d'arc, tournée vers un rêve de purification de la société. Un exorcisme par le sang et par le déluge absolu.

Boualem aurait voulu, comme par le passé, prendre un transport public, sentir cette chaleur humaine qu'attisent le voisinage et les bavardages indéliçats. Mais

cette ville n'est plus la sienne. Cette nouvelle race de dévots qui ignorent les concerts de musique et la fraternité d'un verre partagé, cette jeunesse embrigadée qui dédaigne les élans du cœur et la beauté du rêve l'expulsent de cet espace où il a marché, rêvé, aimé, où il s'est réjoui et révolté. Sa ville aux ensorcelantes diaprures, sa ville aventurière qui tend les bras vers le large et qui halète sous la vague comme une poitrine de jeune fille, sa ville transformée en désert et en léproserie !

De son banc de jardin public, il la regarde qui se faufile vers la mer comme si elle cherchait à s'enfuir, qui se décompose sous un ciel dont la lumière n'éclaire pas mais calcine. Les rues descendent en pente douce, accompagnées d'une escorte d'arbres. Boualem a tant de fois contemplé ces paysages que ses yeux ont perdu leur vigilance : soumis à un effet de diversion, ils s'absentent souvent, regardent sans voir, préoccupés par autre chose pendant que le panorama s'offre à lui, non pas réel mais simple miroir où s'ébattent rêves et souvenirs.

Jadis, ces paysages ne lui dispensaient pas que plaisir et réconfort mais aussi une profonde mélancolie suscitée par l'ombre de la mort. Les parures dont les saisons émaillaient le corps comblé de la ville lui faisaient surtout penser au temps qui passe, à la mort assise au bout. Il se surprenait à s'interroger : la mort fait-elle du bruit en s'avançant ?

Oui, cette ville qui se contente des beautés que la nature lui a prodiguées, qui n'a pas, comme d'autres villes, domestiqué des fleuves, enjambé des collines, élevé des édifices impressionnants, cette ville choyée et suppliciée lui a souvent fait penser à la jouissance et à la mort, à la jouissance dans la mort.

L'enfance revient comme un reflux, le submerge, le livre, pieds et poings liés, aux tortures de la mémoire.

Caresser le temps à rebrousse-poil. Marcher en claudiquant sur ses propres traces. Quels paysages de ruines on arpente mais aussi quelles sèves et quels rêves, soudain réveillés, crépitent sous nos pas comme des cosses qui ont trop longtemps contenu leurs fruits !

Un enfant entêté vous poursuit, un enfant à jamais blessé qui vous reproche – mais sans paroles – de l'avoir abandonné dans les méandres du temps, toile d'araignée meurtrière dont il reste prisonnier. L'enfant tend les mains vers vous, implore votre mansuétude. Car il ne comprend pas votre impuissance. Il ne comprend pas que vous aussi êtes prisonnier à l'autre bout du temps qui vous entraîne sans rémission vers la laideur et l'anéantissement. L'enfant et vous êtes contraints au divorce déchirant, à la séparation sans recours.

Mais, parfois, le miracle et l'enchantement se liguent, l'enfant et vous vous rejoignez. Dans, par exemple, la terrible aventure qui vous fait père. Un être se détache de vous pour mener sa propre vie. Vous revoyez et revivez, spectateurs de vous-mêmes, vos hésitations, vos découvertes, vos émerveillements, vos déconvenues. Êtres doubles, soudain prolongés dans le temps, vous connaissez le dédoublement et l'ubiquité. Vie bourgeonnant, s'épanouissant, se blessant aussi bien souvent. Vie miraculeuse qui palpite au rythme des saisons splendides !

Boualem a aussi suivi des cortèges funèbres. En nombre incalculable. Le temps toujours. Qui prélève sa part de vie. Qui fond, oiseau de proie, sur la joie et la

beauté qu'il déchiquette, ses serres laissant des trous immenses qu'aucun courage ni aucun oubli n'arrivent à rapiécer. Nous sommes ce corps émietté qui, au fil des jours et des ans, laisse des lambeaux à chaque obstacle, se dénude et s'atrophie jusqu'à se présenter décharné et impotent, presque momifié, devant la force dévastatrice, la massue pesante du temps qui l'achève, devant la chute vertigineuse dans la nuit, dans l'absolu du néant.

Boualem Yekker n'a pas les certitudes des foules qui l'environnent. Il aurait pu être aujourd'hui plus tranquille. Le prix à payer n'est pas exorbitant : il aurait suffi de rejoindre le troupeau, de bêler à l'unisson, de prendre garde aux fausses notes. D'ailleurs, les fidèles sont là pour faciliter la tâche : leurs clameurs dévotes étouffent toute question. Il aurait suffi de saisir une paire de ces œillères généreusement offertes et de les arborer. Il aurait été submergé par la paix que procure la cécité. Il aurait suffi d'emprunter la pente douce de l'abdication, du renoncement à l'exercice de l'intelligence. Boualem aurait conquis, au moindre effort, la paix d'ici et, qui sait ? peut-être la paix de l'au-delà. La chaleur du troupeau sécurise, accuse les traits des évidences, prémunit contre les morsures glacées du doute. Elle balise le parcours ; elle donne l'illusion du droit chemin, celui qui mène, dans un bruyant et fruste attroupement, vers le paradis des bornés. La brebis qui s'écarte du troupeau contracte immédiatement la gale. Elle est passible des rebuffades, de l'imagerie de la souffrance, de la rhétorique imprécatoire que le dogme mobilise pour punir l'intelligence et dérouter ses questionnements.

Aujourd'hui, tristes références. La dévotion comme norme de grandeur. La foi : désert de pierres ; reg au visage écorchant. Boualem Yekker est un homme égaré entre ce désert de la foi et le paradis des livres. Les livres, ses vieux compagnons, la puissance salvatrice du rêve et de l'intelligence assemblés !

A l'heure qu'il est, ils ont déjà brûlé tous ses livres en un incendie exorcisant. Ils ont compris le danger des mots, de tous les mots qu'ils n'arrivent pas à domestiquer et à anesthésier. Car les mots, mis bout à bout, portent le doute, le changement. Il ne faut surtout pas que les mots entretiennent l'utopie d'une autre forme de vérité, de chemins insoupçonnés, d'un autre lieu de la pensée. On ne se défait pas facilement de l'utopie : c'est un acide qui creuse, dans l'opacité du dogme, des trous où se loge la controverse, où prolifèrent les questions. Ceux qui, défiant l'injonction, s'agrippent aux mots incontrôlés, doivent être mis hors d'état de nuire. Par le bâillonnement, la liquidation si nécessaire. Car le monde appartient désormais aux thérapeutes de l'esprit ; la ville retentit de leurs oraisons et de leur pas cadencé.

La ville aux multiples irisures qui jadis dansait sur l'écume, adolescente nimbée d'une robe d'azur et de soleil, est un champ d'épines implacables. La beauté, fleur décapitée. L'amour gisant, arbre mort. Le chant contraint à l'exil.

Sur la mer que le couchant incendie, un friselis parcourt les eaux, réveillant à leur surface des reptiles mordorés. Solennité crépusculaire. Le monde semble marquer une halte pour contempler avec gravité les funérailles du soleil. L'air s'est adouci, chargé de ten-

dresse et d'une tristesse qui noue la gorge. Moment d'enchantement et de nostalgie où remontent les images et les sensations impérissables qui sont le rythme même du temps et de la rémission universelle. Chaque chose semble livrer ce qu'elle recèle de plus doux et de plus conciliant afin de rendre plus supportable la nuit qui va tout effacer et tout ensevelir. Tout autour de Boualem, les oiseaux entament leur palabre crépusculaire et leurs chamailleries. Ils élèvent une bruyante protestation contre ce décret chaque soir renouvelé qui va tantôt les bâillonner. L'un des jeux préférés de Boualem, il y a bien longtemps, était de deviner, dans la nuit étalée sur la ville, l'emplacement exact de telle bâtisse, de telle institution ou de tel jardin public.

On n'a pas encore chassé de ce pays la douce tristesse léguée par chaque jour qui nous abandonne. Mais le cours du temps s'est comme affolé, et il est difficile de jurer du visage du lendemain.

Le printemps reviendra-t-il ?

